

**Textes de Claude B...
au stage des
10 et 11 juin 2006**

« Ecrire les lieux...jusqu'au Fil de la Vouge »

«... A partir de propositions d'écriture, illustrées par des textes d'auteur, nous irons à la recherche de ces lieux qui nous constituent, pour les écrire et les représenter, les lire et les partager, lieux de naissance et lieux d'enfance, lieux rêvés, imaginés, lieux habités, lieux désertés, lieux d'exil ou d'adoption, lieux d'élection... »



C'est au cinéma Grangier...

C'est au cinéma Grangier que nous avons rendez vous
C'est au cinéma Grangier que passaient les meilleurs westerns
C'est au cinéma Grangier que la petite amie du chirurgien m'a
pris pour la première fois la main

C'est au cinéma Grangier que les entractes étaient les plus
longs
C'est au cinéma Grangier que la placeuse réclamait toujours
son pour boire
C'est au cinéma Grangier que le son était vraiment mauvais

C'est au cinéma Grangier que la caissière avait une drôle de
gueule
C'est au cinéma Grangier qu'elle avait un joli cône et moi un
gros Mi Ko
C'est au cinéma Grangier que nous nous cachions le dimanche
pour ne pas sortir avec les parents

C'est au cinéma Grangier que les entractes étaient les plus
longs
C'est au cinéma Grangier que j'ai vu mon premier spectacle de
striptease
C'est au cinéma Grangier que les eskimos étaient toujours
fondus dans la corbeille

C'est au cinéma Grangier que j'ai vu BenHur et fort Alamo en
entier
C'est au cinéma Grangier que les fauteuils couinaient quand on
se relevait
C'est au cinéma Grangier que le balcon était interdit au public

C'est au cinéma Grangier que l'entrée était couverte de vieilles
affiches

C'est au cinéma Grangier que John Wayne s'est fait couper la tête

C'est au cinéma Grangier que la première salle X a été ouverte à Dijon

C'est au cinéma Grangier que l'on a vu une palissade pendant des années

C'est au cinéma Grangier que les bulldozers ont mis tout à bas

C'est au cinéma Grangier que l'on a construit un nouvel immeuble

C'est au cinéma Grangier que se trouve une librairie

C'est au cinéma Grangier qui ne s'appelle plus le cinéma Grangier

Les lieux que je devrais voir avant de mourir

Le mont Arrara pour voir si Noé a bien atterri là
Le désert de Gobi pour voir si les chameaux ont vraiment deux bosses
Le cap Horn pour entendre le vent qui rugit depuis la terre
Le petit caveau où mes amis cachent leurs trésors horizontaux
Le jardin du voisin pour voir si l'arbre va enfin tomber sur sa maison
Le mont chauve pour lui porter une lotion capillaire
Les îles sous le vent pour les mettre dessus
La terre de feu pour y faire un barbecue d'enfer
La ville de Zanzibar pour lui rajouter un Z
Le jardin du voisin pour y ramasser les feuilles tombées de l'arbre
Athènes pour être sur que la démocratie n'est pas une tromperie
Naples pour y mourir d'une indigestion de spaghettis
La muraille de Chine depuis la lune pour ne voir que la muraille
Le Kilimandjaro parce que c'est beau et que cela rime
Le jardin du voisin pour voir si son fils est bien gendarme
Ce lieu, dont je ne me souviens pas, mais qui me trotte dans la tête
Le jardin du voisin pour le voir sourire lui qui fait toujours la gueule
L'observatoire de Meudon pour observer la queue phénoménale de la comète qui va tous nous.....

Cartes postales

C à M

Suis arrivé à Rome

Nous logeons dans un couvent de bonnes sœurs

Je me suis promené tout seul sur le forum

Je t'embrasse affectueusement

Ps : j'ai pensé aux cadeaux pour les grands parents

C à C

Equateur, mer, montagne, bout du monde

J'ai eu une proposition pour naviguer sur une goélette

Faut-il vraiment que je revienne

Affectueusement

C à N

Gilgamesh me regarde en rigolant

Il a la même tête que la première fois

Si nous pouvions repartir là-bas

Je t'aime

C à G

On joue la fureur de vivre au Grangier

On se retrouve sur la place à 14 heures

Mais viens surtout sans ta sœur

A demain

C à ?

Les vignes ont été vendues

Je regretterai la cabane de Bois Chevaux

Envoie-moi une vieille étiquette

Amitiés

Grains de voyage

Je vais souvent, non, j'allais souvent, à Athènes, la ville de mes humanités, de mes racines lointaines.

J'aimais y atterrir, la parcourir rapidement : un regard ému sur l'acropole, une taverne à la plakka, le soir une carafe de retziné, une assiette de dolmas ; et une nuit sans sommeil baignée de musique et d'odeurs épicées, fortes et orientales.

Le lendemain, au petit matin, je prenais le bateau pour m'embarquer sur le chemin d'Ulysse, le chemin des îles grecques. Toutes ne sont pas pour moi une destination, un but, mais je sais éviter les trop touristiques, les trop peuplées, les trop bruyantes, celles qui ont perdu la saveur grecque, celles qui imitent Saint-Tropez ou les îles des Caraïbes, les trop « Club Med ».

Je sais leurs noms, j'ai une liste dans mon cœur, dans ma tête. Ces noms forment un chapelet que je caresse sous mes doigts comme le font les vieux grecs assis sur une chaise bleu au pied d'une église au clocher en forme de bulbe.

Le premier grain c'est Thira, Santorin. Je l'ai escaladée pour la première fois sur le dos d'un âne, plus rassuré que moi, dans l'ascension du chemin escarpé taillé dans la paroi de son volcan endormi. Falaise blanche éblouissante dominant la mer presque noire à force d'être bleue.

Je sais me retrouver dans le dédale des ruelles avec leurs escaliers blanchis à la chaux, les boutiques de souvenirs que je n'achète plus, car ils n'ont plus de sens une fois posés sur les rayons de ma bibliothèque. Il est vrai que je rêve encore d'ex-voto d'argent repoussé, qui raconte une histoire, une naissance, une souffrance, un enfant, un mariage, un naufrage. Alors je me laisse tenter et je le cache au fond de ma poche, ce bateau au teint de cuivre, pour le caresser au cours du voyage.

Je cours au cœur de l'île. Au pied du seul rocher qui subsiste du très vieux Santorin. Là s'élève un baraquement où de vieilles tôles rouillées cachent un trésor, les fouilles d'Akrotyry. Une cité minoenne de plus de 2500 ans, cité idyllique, où tout pourrait revivre à l'instant. Les derniers habitants l'ont quittée en laissant la vaisselle, les aliments, les meubles au sein de maisons couvertes de fresques conservées dans leur fraîcheur initiale, des lutteurs, des dauphins, des guirlandes de fleurs et de feuilles. Je les entends qui franchissent la porte. Ils viennent de descendre de leur bateau à grande voile que pousse le vent du nord. Ils vont manger les escargots dont les coquilles traînent au fond d'un plat de terre.

Et puis il y a tout à la pointe de l'île, la petite maison de Katerina, une femme de pêcheur quelque peu moustachue. Une maison taillée dans la falaise, une seule pièce comme la grotte du cyclope, un puits et une lampe à pétrole, pas d'eau courante, pas d'électricité, bref, tout le confort. La porte, bleue comme il se doit, ainsi que la fenêtre ouvrent sur la terrasse, en fait le toit de l'église. Le bulbe se découpe sur l'horizon et la mer, bleue comme la porte. Thira, Antithira, Thirasia, Oia, la crête des falaises, le bruit du vent, les murets de pierres sèches dominant le vide, ce vide où gronde au plus profond la lave du volcan. Murs de pierre sèche sur lequel quelques verres de Santorini me donnaient le courage, ou l'inconscience de courir sous le clair de lune et de m'enivrer des odeurs charriées par le vent, le **meltémi**.

Un autre grain du chapelet qui roule aussi dans mon cœur, Patmos l'île de Jean, île mystérieuse et mystique, parcours initiatique entre couvent et ermitage, port niché dans les criques, esplanades couvertes d'oliviers, et les longues processions de pope tout de noir vêtu, le havre des tavernes où tout est dit, où tout est à dire, surtout quand on ne parle pas la langue.

Tout au bout de l'archipel, roule le dernier des grains, le château de l'horizon, Castellorizo, le long de la côte turque tout au bout de l'Europe, à la porte du Moyen Orient, un nom italien pour une île grecque. Le décor est celui d'un village de pêcheur, le port et ses tavernes, le quai tellement étroit que l'on peut à peine y

poser sa chaise, puis des façades debout, comme des fantômes blancs aux yeux exorbités et vides, les foyers éclatés, ruines de la guerre jamais relevées. Tout cela crée un théâtre aux décors multiples, dans lequel se déplace un vieux joueur de bouzouki, très inspiré par les nombreux verres de ouzo.

Il y a beaucoup d'autres grains à mon chapelet grec, à mon komboloi. Je peux les partager, mais j'aime les garder enfermés au creux de ma main, au creux de ma mémoire, pour en profiter plus tard, ou tout simplement les laisser se dissoudre dans mon cœur et dans ma mémoire.

Gorée

C'était un dimanche dans l'après midi. Le groupe que j'accompagnais était composé de collaborateurs dits méritants, réussite professionnelle et commerciale. Jeunes cadres, filles ou garçons, dont le plus grand souci était de plaire, paraître, réussir.

Pensez donc, un voyage en Afrique, au soleil, dans un club, avec ses occasions de faire la fête, de se distraire, de montrer son bon look, son beau corps, objets de convoitise et de plaisir, le tout étant accompagné d'une bonne prime. Cela s'appelle la motivation. Bien sûr, il fallait aussi réfléchir sur l'avenir, le développement, la gloire de l'entreprise ; il fallait se motiver pour mettre en œuvre les stratégies propres à se mettre dans la poche le prospect.

Alors une ballade sur une île, face à Dakar, était une belle occasion de faire du tourisme de plaisir, de voler quelques belles photos à montrer à ceux qui n'avaient pas eu la chance d'être sélectionnés, choisis, élus.

Nous avons pris le bateau, une grande vedette blanche, ou presque, avec de nombreux points de rouille, des câbles effilochés, un pont mal entretenu. Mais le soleil masquait tout cela. L'équipage réduit à trois personnes, le capitaine et deux matelots, nous avait fait embarquer juste après le repas de midi. Nous étions arrivés au port, accompagnés de la nuée de jeunes enfants hilares, qui tentaient de nous vendre des attachés-cases, faits des boîtes de conserve récupérées dans les déchets du Paris Dakar, des voitures, des avions de fil de fer. Les autres tendaient la main pour obtenir du bon blanc, du bwana, quelques pièces de monnaie pour vivre.

L'embarquement effectué, nous abordions une heure plus tard dans le port de l'île de Gorée. Gorée, l'île mythique, où la cohorte des noirs, raziés à l'intérieur des terres par les marchands musulmans ou les négriers français, arrivaient pour le grand

départ vers l'inconnu, vers l'Amérique où, esclaves, ils feraient la fortune des planteurs blancs, frères de ceux qui les avaient enchaînés.

La bande avançait, heureuse, chantant et chahutant dans les ruelles de la petite cité.

Devant nous se dessinait, en ombre chinoise sur la mer brillante, le fortin de terre et de pierre, ultime abri pour la caravane enchaînée, avant l'embarquement sur les bateaux négriers. Au centre de la muraille une porte en plein cintre, fermée par des panneaux de bois plein, cloutés de fer forgé. Devant cette porte entrebâillée, un grand africain ascétique vêtu d'une djellaba blanche nous attendait. Son attitude, simple et hiératique, son visage, souriant et triste à la fois, firent taire les rires et les chants. Cette présence humaine au sens noble du terme, cet homme, faisait naître instantanément le silence.

Il s'appelait Toussaint. Ancien sergent chef de l'armée française, il avait en charge la garde et le commentaire des visites du fortin. Il parlait un français très scolaire, rendu musical par son accent roulant. Il poussa la porte et commença l'histoire de Gorée et en même temps, l'histoire de la souffrance de ses frères.

La cour était à peine assez grande pour nous contenir tous, debout serrés les uns contre les autres, ou assis sur les marches qui montaient vers la terrasse. Une marée humaine qui devait ressembler à celle qui emplissait cette même cour il y a à peine 200 ans.

Tout le monde écoutait. Le silence était pesant. Parfois un rire nerveux traversait l'espace. Les regards étaient tournés vers le petit corridor bas et étroit qui, passant sous la terrasse, menait de la cour à la mer. Il était difficile d'en apprécier la longueur. Seule, une tache étincelante au loin, le ciel et la mer, mélangés.

Toussaint nous invita à prendre le chemin des esclaves. Un à un nous avançons sur leur trace. Le silence se fit de plus en plus

lourd, quelques larmes perlaient au coin de certaines paupières. Ce parcours si court conduisait de la liberté à la mort.

Comment imaginer, envisager le voyage de ces humains devenus bétail, vendus par des hommes à d'autres hommes, sans en même temps regarder sa réalité. Cette vie, futile, confortable et heureuse, ne semblait plus satisfaisante. Pour beaucoup, ce ne fut qu'un moment. Un flash, une petite claquette dans la gueule.

Sur le bateau du retour, les chants étaient toujours joyeux et les rires insouciant mais de nombreux regards restaient tournés vers la petite pointe rocheuse et son œil noir, d'où sortait la mémoire de ceux qui traversaient l'atlantique pour ne plus jamais revenir.

**Textes de Christine C...
participante au stage
des 10 et 11 juin 2006**

« Ecrire les lieux...jusqu'au Fil de la Vouge »

«... A partir de propositions d'écriture, illustrées par des textes d'auteur, nous irons à la recherche de ces lieux qui nous constituent, pour les écrire et les représenter, les lire et les partager, lieux de naissance et lieux d'enfance, lieux rêvés, imaginés, lieux habités, lieux désertés, lieux d'exil ou d'adoption, lieux d'élection... »



Châteauneuf

Châteauneuf possède un nom d'été pour moi. Châteauneuf c'est déjà un trajet pour s'y rendre. C'est le plaisir des routes à peine fréquentées, une fois que l'on quitte la bretelle de l'autoroute. Un croit au début partir à Paris, et puis soudain c'est l'escapade au vert. On monte à Sombernon, on traverse le village et c'est juste la campagne.

Il faut résister pour ne pas se tromper un peu d'itinéraire, s'arrêter à Grosbois, pour aller se baigner. Il faut s'en tenir à la carte, arriver au pays de Vincenot, freiner un peu pour apercevoir le château au milieu du village. On petit s'arrêter pour visiter le parc, mais on est pressé d'arriver à Châteauneuf, tout de même.

La route est facile, bordée d'arbres parfois, les talus sont herbus et fleuris, en roulant les vitres baissées, on sent des odeurs différentes, surtout quand on quitte le voisinage d'un champ de colza. Les villages sentent aussi différent, parfois une effluve d'essence si un garage est ouvert, ou le pain chaud d'une boulangerie de campagne. On peut rouler les vitres ouvertes car on n'est pas si pressé finalement, d'engranger de l'été. Surtout que c'est dimanche, un jour qui ne sert à rien.

On peut-être tenté de s'arrêter encore un peu avant, car on arrive au réservoir de Panthier. Lieu mythique de baignades adolescentes, avec ses cabanes de pêcheur, sa digue pour bronzer adossé à la pierre. Panthier, son camping, ses planches à voile, ses pêcheurs taciturnes et ses soirées pique-nique.

Mais il ne faut pas se laisser distraire. Il faut arriver au

château avant midi, car on a réservé une table à l'Orée du Bois, il ne faudrait pas se laisser prendre la place. Châteuneuf, c'est mon moyen-âge à moi, si je n'y suis pas née, j'ai du y habiter dans une vie antérieure, jouer dans la cour du château, courir dans sous-bois rempli de jonquilles, découvrir des sentiers, m'asseoir sur le petit muret de pierre qui domine la vallée au pied du crucifix, à l'ombre d'un grand marronnier.

Grosbois, c'est aussi le plaisir de traîner trois boutiques, de choisir une bougie, ou une carte postale juste avant de déguster une crêpe au sucre et aux myrtilles avec une boule de glace vanille et une bolée de cidre. Parce que finalement, j'aime beaucoup la Bretagne.

Chez moi

Mes parents rêvaient d'avoir une maison à eux, mon père dessinait les maisons et coloriait des balcons à venir, ma mère faisait des économies, et cela a fini par arriver. Ils ont trouvé le terrain de leur rêve, la maison a poussé, on allait voir l'avancement des travaux, le week-end. Et moi, j'ai vécu mon premier déménagement comme une véritable catastrophe. Il fallait que je quitte mes amis de la rue des Vignes, mes copains des éclaireurs de France, mes vignes derrière la maison. Il fallait que j'aille vivre à la campagne, que je devienne demipensionnaire, que je prenne un bus de ramassage tous les matins au milieu du village, alors que tout le monde dormait encore. C'était une pure injustice.

Pourquoi je devrais suivre mes parents. Je n'ai aucune envie de vivre ailleurs, je veux garder mes copines, mon amandier, ma rue, ma chambre et ma soeur. Je suis née pour vivre dans une maison de famille qui ne bouge jamais, comme dans mes livres. Je lis trop.

La seule maison que je connais qui ne bouge pas est la maison de ma grand-mère. C'est une vieille maison un peu vide, tout en couloir et en silence, entrecoupé du carillon de la salle à manger qui sonne comme l'église de Westminster, c'est mon père qui me l'a dit. Les meubles sont toujours à la même place et il ne faut pas trop les toucher. La cuisine sent les pommes reinettes, le frais, les provisions d'hiver et les légumes qui se conservent. Ma grand-mère a plein de petites poilons qui me font penser à la dînette. Je ne dois pas toucher à la vaisselle. Il ne faut pas que je casse les assiettes. Je ne suis jamais entrée dans sa chambre, juste après la porte d'entrée, c'est interdit. On mange dans la salle à manger toujours le même menu des invités, heureusement que j'aime bien le poulet et les petits pois.

L'endroit le plus intéressant chez ma grand-mère, finalement, ce n'est pas l'intérieur de la maison, c'est le jardin. Le jardin, c'est mon grand-père qui l'a fabriqué. Il est plein de mystères, d'allées de tuya très hautes, très vertes et taillées parfois pour faire des portes au milieu des allées. On ne sait jamais où le jardin commence et où il finit, il est rempli de cachettes et t'emmène toujours au pied du tilleul géant qui est le chef des arbres avec un marronnier très vieux près du bûcher. C'est presque comme le jardin d'Alice aux pays des merveilles, sauf qu'on ne rencontre jamais de lapin qui parle. Ma grand-mère s'appelle Alice.

J'ai horreur des déménagements et j'adore les voyages. Si je suis sûr de garder ma maison, alors je veux bien aller visiter celle des autres. J'adore dormir dans les maisons des autres, j'adore me réveiller dans une chambre, et ne pas savoir où je suis. Comme ça je suis une autre ainsi. C'est bien d'être une autre.

De mon lit, chez moi, je regarde toujours la même image du Douanier Rousseau, c'est un berger qui dort, veillé par un gros lion gentil, dans une espèce de désert avec une lune toute ronde, je regarde ma soeur qui dort et qui ne veut pas que je vienne dans son lit, dans mon lit je suis toute seule et je m'ennuie. Dans le lit des autres c'est drôlement mieux, ça ne sent pas pareille, c'est plein de nouveautés, et les portes ne sont pas du tout à leur place quand on va faire pipi au milieu de la nuit.

Rêves

Aujourd'hui j'habite un chez moi un peu grand, un peu neuf, un peu inhabité. Personne n'a encore vraiment froissé les draps de mon lit sous les combles. Personne n'a vraiment usé ma salle de bain si joliment aménagée qu'on se croirait dans un catalogue de décoration.

D'accord c'est du bois, c'est du chaud, il y a de la hauteur sous plafond et de la poutre à foison, mais tu peux dire à quoi ça rime d'habiter dans un décor. Dans du si propre, si rangé, si neuf, qu'on se croirait dans un appartement témoin.

C'est sûr, je suis drôlement contente, il n'y a plus de traces sur les murs, et le double vitrage de mes fenêtres va me faire faire des économies, mais du coup on se croirait dans un caisson d'isolation extra-sensorielle. Je suis obligé de me parler tout haut quand j'arrive chez moi, pour que cela fasse un peu habité.

Je pourrais allumer la télévision, mais cette machine là ne va quand même pas vivre à ma place. Je ne vais pas me faire croire que c'est plein de gens chez moi, juste parce que je mets la cinq. Un jour, seulement je ne sais pas vraiment quand, j'habiterai dans une maison pleine de fouillis et gens, avec beaucoup de traces sur les murs. Une maison où je serais obligée d'aller dans le jardin pour être tranquille.

Une maison avec un grand lit pour deux où on sera facilement trois ou quatre, car il faut que je rattrape le temps perdu. Je ne suis jamais contente, quand j'étais avant, voulais être maintenant. Maintenant que je suis maintenant, je voudrais être après. Etre dans l'autre maison inaccessible, celle de Caroline et ses amis. Une maison où je pourrais rigoler avec Pouf, Noireaud et Bobi. Une maison pleine de chats et de panthères et de souriceaux qui s'embrassent avec de dormir. Voilà où ça mène les histoires de maison, dans des lieux d'enfance qu'on a jamais vraiment quitté, parce que ça donne le vertige d'être adulte.

J'aime beaucoup les caravanes, on ne peut jamais t'attraper, tu es partout chez toi, tu n'es jamais de nulle part, comme cela, tu ne peux pas te tromper. Les rêves sont idiots, ils foutent le camp tout le temps, dès que tu crois en avoir choper un, tu trouves que ce n'est pas le bon, pour pouvoir en faire un autre, plus grand, plus beau. Un qui te ferait asseoir cinq minutes sur la même chaise et qui te ferait dire : « tiens,

ça y est, c'est le bon, c'est pas du toc, c'est du rêve qui n'a pas peur de son nom, oui, c'est là que j'habite, c'est ma maison. j'en suis très contente. »

Des cartes postales

J'adore les gares et les trains qui vont avec.
Quand est ce que l'on part ?
Je ne t'embrasse pas encore.

De mon lit, je regarde l'homme qui dort du Douanier Rousseau
Ma soeur ne veut pas que je dorme avec elle,
Je suis toute seule, je m'ennuie.

La mare a reverdi
Les fleurs sont enfin là.
Je n'en peux plus d'attendre le printemps.

Il y a devant moi une rangée de fidèles,
Le pasteur chante faux.
Le sermon était trop long.

Tout est pain d'épice doré chez moi.
C'est très lumineux.
Viens quand tu veux.

Sans verbe

Des lits jumeaux
Le douanier Rousseau
Ma chambre d'enfant

Pain d'épice doré ;
Poutres à la française.
Solitude d'anglaise.

Des garçons et des filles
Une rangée de cartables
Qui les départagent.

Plus près de toi mon Dieu.
Tout près de moi catin.
Le péché.

De la fumée dans la première salle.
Des fumeurs dans la deuxième salle,
« Le Chez Nous ».

promenade fétiche.
Amours transis.
Fontaine et Saint-Bernard.

Travaux

Tout est pain d'épice doré chez moi,
Au début c'était trop grand,
J'avais l'impression d'être invité chez quelqu'un.

Il a fallu que je m'habitue à habiter du plus grand qu'avant.
Le matin, je ne savais pas si je devais payer la chambre à quelqu'un,
Comme il n'y a personne chez moi,
Je finissais par partir sans payer.

Tout est pain d'épice chez moi,
Le temps est d'un gris tout triste dehors,
Moi j'ai plein de lumière.
Dans mon beau deux pièces qu'est trop grand pour moi.

Liste

Ma chambre, rue des vignes
L'école des Saverney, le couloir le long des classes
La salle de classe de Marcelle Pardé, les plats en
aluminium de la cantine
L'église adventiste de la rue de la liberté
La salle d'attente du dentiste
Les trains
Les sapins d'Hauteville et les moutons
La mare de fontaine et l'église de saint-Bernard

Les lieux ont une histoire, un destin, une liberté fragile d'abriter un roman ou la fin d'une famille. Il n'y a pas de jeux interdits pour les lieux, ils s'offrent aux passants, prêtent leurs décors sans censure. Les lieux sont fabriqués pour être quittés.

J'aime voyager, partir de chez moi, dormir ailleurs, me réveiller sans savoir où je suis. J'aime les chemins qui m'emmènent chez les autres. J'aime tromper mon quotidien et me faire croire que je vis partout ailleurs et surtout pas chez moi.

Anglaise

Je suis devenue anglaise, je suis partie à Londres pour quitter ma famille élégamment sous prétexte d'apprendre les langues. J'ai adopté très vite les lieux et les jardins anglais. J'ai toujours aimé le goût des toasts, de la marmite à tartiner, du beurre de cacahuète et des biscuits du fixe o clock-tea.

J'ai emprunté les gares anglaises, j'ai vécu entre Londres et Maidenhead. où j'ai fini par devenir femme de chambre. Le statut de jeune fille au pair m'asphyxiait. J'ai fait mien le décor du Skindles Hotel, au bord de la Tamise, la chambre un peu minable qui me servait de foyer, le pub attendant l'hôtel où je venais tuer les fins de soirées trop longues.

Je me suis surprise à penser en anglais, c'est devenu ma première langue. Sa musicalité me berçait les oreilles. J'ai cru pour un temps que j'avais renoncé à ma ville natale. Je croyais être une autre, par un changement de décor que j'avais provoqué. J'ai fini par me sentir en presque sécurité dans ce pays où je ne connaissais rien, ni personne.

J'écrivais des lettres toutes aussi mensongères les unes que les autres, où j'inventais pour ma famille un mythe de la jeune fille au pair. Je me vivais en double, j'étais de là et d'ailleurs et je me sentais la même.

J'ai adopté les pubs, les milk-shake, les décors cosy, les ferry, les marmelades et les garçons anglais. Mes amants s'appelaient Ken, Andy ou Stephen, mais je pleurais pareille, à la française, quand ils m'abandonnaient. Alors je retournais boire des larger and lime dans le pub de l'hôtel, j'allais me coucher triste et saoule dans ma chambre miteuse de femme de chambre anglaise.

J'étais chez moi ailleurs, j'étais ailleurs chez moi. Sans cesse je me demandais qui j'étais, debout, seule dans les pubs où je buvais pour rencontrer les hommes. Anglais, australien, espagnol ou américain peu m'importait pourvu qu'ils aient des bras pour me serrer le soir, dans ma chambre miteuse de femme de chambre anglaise.

Projets

Je voudrais visiter le monde en bateau, en avion, à vélo, à pied et en ballon.

Vivre sur une île, pourvu qu'il y fasse chaud et que j'ai un canot.

Je voudrais habiter l'Italie, rouler en vespa, boire des capuccinos.

Je voudrais être Inuit, me laisser dériver sur la banquise,
Rencontrer des ours polaires et dormir au pôle nord.

Je voudrais être nomade.

Avoir le désert comme unique habitacle.

Et me laisser porter au gré des caravanes.

Je voudrais emprunter l'Orient Express, laisser défiler la vie par les fenêtres.

Je voudrais habiter les rives douces du Léman.

Laisser tomber les heures, sonner les carillons.

Le lit

Je n'aurais jamais du me séparer du lit de mon grand-père, sur lequel j'ai dormi tant de nuit, j'ai usé tant d'amants, où je me suis réveillée tant de fois par soleil ou temps gris.

Je regrette mon lit avec ses barreaux, sa peinture blanche approximative, ses boules de cuivre.

C'était un lit suffisamment haut pour y être basculée, bousculée confortablement. Un lit qui se prêtait aux ébats, aux attaches et dont la literie adoucissait le sommeil. Un lit complice et vénérable, une affaire de famille à lui tout seul, un lit comme un bateau pour faire naufrage et rejouer cent fois le bateau de la Méduse.

Voilà j'aimais ce lit, sa place centrale dans ma chambre, face à ma bibliothèque en bois couvrant tout le mur. A ma droite se trouvait une table de chevet avec une lampe et malheureusement un réveil, à ma gauche, un portant de vêtements tenant lieu et place de commode normande, où je pouvais d'un coup d'oeil mesurer ma garde-robe. Sur le mur à gauche, une porte donne sur le couloir, au milieu de la bibliothèque une très petite porte donne sur ma pièce à vivre. Sur le mur de droite, deux fenêtres de guingois s'ouvrent sur la ruelle de la petite rue du Prieuré.

Mon lit trône au milieu d'une pièce qui partout s'ouvre et vit, le dedans du dehors de la chambre se confondent. Mes invités y déposent leurs vêtements, mes amants leurs ardeurs et j' enfouis mes fatigues de femme. Mon lit, ma chambre, ma couette, tout est dit de mes besoins d'espace et de nid.

J'ai trompé ma fidèle literie pour un sommier neuf et un matelas dur. Je me réveille maintenant courbaturée des efforts d'une nuit sans confort, l'âme en déroute et le coeur absenté Le lit de mon grand-père se venge. Mes amants m'ont quittée et c'est bien vainement que j'ai récupéré quelques centimètres de sommier. A quoi bon se retourner sur un matelas sans âme, dans une chambre vide où les fenêtres manquent, où les amants absents ne tachent plus les draps, n'envoient plus les oreillers et traversins sur le plancher. A quoi bon une chambre où sagement le soir, je me brosse les dents, je mets ma crème de nuit et m'habille d'une chemise de nuit.

Je hais les chemises de nuit.

La deuxième

Je suis habillée chaudement, comme pour une matinée d'automne. Je porte une jupe plissée bleue marine. un pull offert par ma tante, des chaussures fermées qui tiennent bien les pieds. J'ai des chaussettes beiges et grenat à pompon, ce qui est pour moi, le comble de l'élégance. Mon anorak m'arrive à mi hauteur de tablier, ce n'est plus élégant du tout mais c'est obligatoire.

Ma soeur ne m'a pas attendue pour partir alors je traîne toute seule sur le petit sentier entre les jardins et les vignes, la ligne droite et la courbe finale qui donne sur le portail de l'école primaire. Il fait frais, humide et ensoleillé. Il y a encore quelques fruits dans les jardins.

Je n'ai pas très envie d'aller à l'école, j'ai peur de la maîtresse, peur de ne pas être à la hauteur, peur d'avoir oublié mes affaires de sport, mon cahier du jour et ma trousse. J'oublie souvent mes affaires car je suis là sans y être, je rêve. Je suis distraite, je regarde les platanes de la cour et j'oublie que je suis en classe.

J'aime bien apprendre, mais j'aime aussi parler, faire l'intéressante pour me faire des copines. Les copines et les bonnes notes ne font pas bon ménage. C'est difficile d'être populaire et première de la classe. Je sais pourtant qu'il faut que je me tienne à carreau, que je ne dois jamais déranger la maîtresse, ne jamais écrire dans la marge et apprendre mes tables de multiplication par coeur.

Je suis très consciencieuse et très fofolle, on est deux, je ne sais jamais laquelle va l'emporter. Je ne veux pas décevoir mes parents qui se donnent tant de mal pour m'éduquer. C'est une vraie corvée les enfants, je le sais. Ils tombent malades la veille des vacances, il faut rentrer toujours tôt pour qu'ils aient leur compte de sommeil, on ne doit pas parler devant eux, et il faut se retenir de tout. Et ils ne se rendent même pas compte de tous les sacrifices qu'on fait pour eux.

Je voudrais avoir fini de grandir, que la corvée finisse, que je sois libre. Cela à l'air très compliqué d'être grand, je n'ai qu'à regarder par la porte entrebâillée, mon père faire ses comptes pendant que ma mère marche sur les mains pour ne pas faire de bruit pour le déranger, je vois bien que c'est drôlement dur. Cela m'est égal, je voudrais être grande, avoir au moins 15 ans et avoir un livret de Caisse d'Epargne.

Si seulement je pouvais déjà être dans la classe des certificats d'études, dans la classe de Madame Perreau. Je pourrais ensuite aller en sixième comme ma soeur qui m'a déjà faussé compagnie, juste parce qu'elle est née deux ans avant moi.

Ma soeur a une vie bien plus passionnante que la mienne. Elle essaye tout avant moi. Elle fait du latin, elle va danser dans les boums d'anniversaire de ses copines où je n'ai même pas le droit d'aller, elle a un fiancé secret qui lui lance des bonbons avec des mots d'amour dans l'allée des parents. Je dois me contenter du déjà vu, déjà fait, je suis toujours la deuxième, ce n'est pas juste.

L'église

Je connais bien les histoires de la bible, je vais à l'église tous les samedis. Je vais à l'église du Sabbat puis j'assiste au culte du pasteur qui finit toujours par la bénédiction. L'église est ma deuxième famille, j'ai beaucoup de frères et soeurs en Jésus-Christ, mais je ne dois pas leur parler pendant le culte pour ne pas offenser Dieu. Le pasteur se concentre pour raconter des histoires où les méchants finissent par se repentir à la fin car Jésus nous aime, amen.

J'aime la fin du culte car on va aller s'inviter chez quelqu'un et à part la prière du début du repas, ce ne sera plus sacré, vraiment, sauf qu'on ne fera pas la vaisselle car tu ne feras travailler ni ton bœuf, ni ton âne, ni ton lave vaisselle, le jour du Seigneur, amen.

L'église ne paye pas de mine à l'extérieur, je ne peux pas expliquer ça à mes copines, qui vont toutes à Saint-Bénigne pour le catéchisme. Personne ne sait que mon Eglise est cachée en plein centre ville rue de la liberté. Il faut passer sous un porche, monter des vieux escaliers en pierre, il y a une première salle qui sert d'entrée. Elle sent la poussière et le renfermé parce que la femme de ménage ne vient qu'une fois par semaine, à cause des frères et soeurs qui oublient de payer la dîme. Moi je donne dix pour cent de mon argent de poche et des vingt centimes à l'offrande du culte. La deuxième salle est grande et se termine par une estrade, il n'y a pas d'images au mur, car il est écrit, tu ne feras point d'image taillée ni de représentation quelconque de Dieu, amen.

Cela fait un bruit terrible, quand on est en retard à l'église, même si on s'assoit au dernier rang, car le sol est un vieux plancher qui crisse. Il faut choisir de rentrer quand l'harmonium accompagne un cantique pour ne pas se faire remarquer. De toutes les façons, ce n'est pas grave d'être en retard car les premiers seront les derniers, c'est écrit au chapitre 20 de l'évangile selon Matthieu dans la bible. Je gobe tout ce qu'on me dit et je crois tout ce qui est écrit. J'ai la foi qui transporte les montagnes, je ne renierai jamais ma religion, même si je suis persécutée comme les brûlés de Montségur. Je suis d'accord pour finir emmurée vive dans une grotte avec mes parents, on mangera des racines, on sortira seulement la nuit mais jamais on sera catholique, ça, jamais.

**Textes de Isabelle C...
au stage des
10 et 11 juin 2006**

« Ecrire les lieux...jusqu'au Fil de la Vouge »

«... A partir de propositions d'écriture, illustrées par des textes d'auteur, nous irons à la recherche de ces lieux qui nous constituent, pour les écrire et les représenter, les lire et les partager, lieux de naissance et lieux d'enfance, lieux rêvés, imaginés, lieux habités, lieux désertés, lieux d'exil ou d'adoption, lieux d'élection... »



Les coins

Coin, coin, coin ! Coin ! Vilain petit canard, va au coin, et ne sors pas avant que je te le demande.

Le maître, Monsieur Rebouillot m'a punie.

Je n'ai pourtant rien fait, je n'ai pourtant rien dit.

C'est pour cela que tu vas aller au coin, me dit-il, parce que tu ne fais rien, et que tu ne dis rien, tu rêves !!! Alors va donc rêver au coin.

Le coin de la classe de CE2 de Monsieur Rebouillot était une petite remise derrière la classe, coincée entre le poêle à mazout et la petite bibliothèque. A peine éclairée par une lucarne au plafond, parfois ouverte en été, et qui laissait entrer les odeurs d'herbe, de foin, les conversations de la rue, le klaxon du boulanger, une douce chaleur enveloppante.

Finalement, j'aimais bien aller au coin, car je pouvais me laisser aller à imaginer des tas d'histoires et de rêves. Empêtrée entre les cartes de géographie, le vieux mobilier remisé, et pour seule compagnie, quelques araignées au plafond, je rêvais...

Je rêvais à imaginer ce petit paradis comme un bateau. Un bateau où je devais rester debout, puisque de toute façon, il était impossible de s'asseoir, ou même de se baisser. Mon bateau ivre sur la mer...en partance pour une destination inconnue. Une destination de rêve.

La mer est si bleue, transparente, je peux voir les coquillages, et compter les poissons. Toutes voiles dehors, gonflées, tendues, je fais enfin le voyage de mes rêves. Au fond de la cale, je relis la carte, et décide de foncer droit devant.

Je fatigue.

Je ne peux toujours pas m'asseoir. Je retourne à terre, dans mon coin, et je fixe mon attention sur les araignées, juste aussi de mon crâne.

Elles ont tissé une jolie toile.

Une toile de fond.

Une petite maison, là, juste dans le coin de mon coin.

Elles sont heureuses les araignées, elles ne sont pas perturbées d'être au coin. Moi, je suis toujours au coin, et je commence à trouver le temps long.

Ah ! Mon bateau, je suis repartie, mais cette fois, un orage se prépare. Le ciel devient noir sombre, et à l'horizon, de terribles éclairs se dessinent... Je commence à avoir peur, les vagues sont de plus en plus grosses, et je dois rester debout, impossible de s'asseoir sur ce bateau. Je décide de m'attacher au mât. Je saisis une corde, là, juste sous la carte de géographie, je m'encorde solidement au mât. Mais le bateau bouge, tangue, remue, chahute de plus en plus fort. Je suis inquiète. Je vais mourir dans ce coin perdu ? Mentionné sur aucune carte. Non ! Je dois trouver un nom à ce coin.

Bon, allez, sors du coin, et va t'asseoir à ta place.

Il se présente toujours, autant que je puisse en remonter le souvenir, dans le même plat, un plat fin, de première communion, ou de communion solennelle, un plat confirmé. Un plat blanc à motifs rosés quelque peu, à l'usage, effacés sur le col, avant l'autre versant.

Le baba en question épouse le moule rond, gris anthracite, qui l'a initié.

Sur le baba, avant de l'avoir dans le baba, il y a comme une esquisse de frontières, de parts. Sur le dessus, pour chacune, une demie cerise confite rouge, entourée de deux épauettes en losange d'angéliques vertes. (Parenthèse. C'est curieux. Dès qu'il y a ordonnancement un relent militaire joue au sanitaire.) Stop ! Avant de servir, vous prenez la cuillère à soupe, pour lui glisser sur le dos une bonne vague de rhum. A renouveler...

En fait, je vous l'avoue ! C'est mon baba !

Mon frère, lui, guigne plutôt le carré, au chocolat, jadis « Cémoi », fariné au sucre glace, saupoudré dans un espace délimité, presque brillant comme le visage du clown au clair de lune. Vous pouvez, si vous voulez, prendre la recette de ma mère. Mais vous aurez beau faire, vous n'y arriverez pas. Son baba, elle l'emportera avec elle ! Et cette fois je l'aurai dans le baba !

Dominique Piau

B ou « Le bouillon de viande du samedi soir »

Le bouillon de viande du Samedi soir est une odeur d'un fumet qui parfume toute la pièce cuisine « du bas » de la maison. Un couloir la sépare du salon. Le bouillon vient clôturer toute la ritologie du Samedi, en préparation de l'endimanchement, si l'on peut dire.

A l'époque, faute de salle de bains, les faitouts d'eau chaude dansent, sur la cuisinière à charbon qui rougeoit. Chaque samedi, le rite est le même. Chacun des enfants passera dans la même bassine grand modèle, toujours dans la cuisine – n'oublions pas qu'il n'y a pas de chauffage central –, suivant et dans l'ordre décroissant des naissances... Autant dire qu'il vaut mieux être l'aîné ! une fois le décrassage familial fait – où ma mère aura frotté, essuyé les corps – arrivera la marche du palais.

Le bouillon de viande, bien exposé dans l'assiette creuse, blanche à bordure bleue, - comme toute la cuisine d'un même bicolore – se présentera bien doré avec les mille petites lettres de l'alphabet. Puis viendra la viande elle-même, ficelée, mais un peu relâchée, avec ses poireaux à côté, additionnés de belles carottes, comme on en fait plus. Un vrai pot au feu !

J'aime ce souvenir, qui n'est pas une simple convenance culinaire, mais l'apparition d'une vie sociale sans égale. J'aime ce souvenir, car ce sera enfin ! La fin ! D'une semaine de labeur de mon père. J'aime ce souvenir, car il a quelque chose d'idyllique... et de psychédélique, rime oblige !

Mon père a les yeux ravis, moi aussi ! Délice ! D'un instant.

Dominique Piau

C comme « Catan, Manne d'enfance »

Blanc brillant et orange lumineux. Crème fraîche récupérée sur le lait du jour par la cuisinière ou la bonne d'enfants et confiture d'abricots sucrée acidulée, faite par maman, avec des abricots secs venus du nord. Le monde au féminin. J'ignore qui et quand m'a fait goûter pour la première fois ce mélange si beau, aux couleurs contrastées aussi vives et d'un goût aussi merveilleux ; deux nourritures des dieux qui jouent onctueusement, en produisant un plaisir infini dans ma bouche, plaisir des yeux, plaisir du goût, monde de tendresse, de désir, jouissance de tous mes sens d'enfant. Cette manne est devenue la mienne, je lui ai donnée un nom, « catan ». Plaisir gravé à demeure dans ma mémoire comme un souvenir isolé qui se démarque de tous les autres ; comme un socle coloré de bonheur.

Maribel Chenin

E comme... Escargots

Mon frère mangeait toujours des escargots au restaurant quand nous y allions. Ça me dégoûtait. Surtout qu'à l'école j'avais fait un exposé sur ces charmantes bêtes rampantes et baveuses. Avec une amie, j'en avais recueilli une dizaine dans les jardins et leur avais construit une maison avec une boîte à chaussures. Je les regardais évoluer mollement dans ces modestes appartements...

Une nuit, je fis un cauchemar où tous les escargots devenus agressifs et géants avaient dévoré le carton et s'échappaient à vive allure. Mais les manger ? Non, ça, jamais !

Karin Bernfeld

F comme « **Framboise** »

« Avanie et framboise sont les mamelles du destin » chantait ce tritureur de mots sans feinte, ce diable de Bobby Lapointe !

Les framboise de ma tante Fernande, qui elle, avait plutôt l'air d'une sorcière, surtout derrière sa brouette de draps, en amas, exposaient toute une bijouterie du mauve au rosé dans un écrin vert perlé, de rosée du matin serein. Il aurait fallu presque enfiler les gants de la bijoutière, pour pincer, avec des doigts de chirurgien, un tel bien. Un bien qui n'a plus de mine. Plus bonne mine. Framboise du destin.

Dominique Piau

G comme...**Gâteau d'anniversaire**

Le rituel voulait qu'à chaque anniversaire, ma mère faisait un gâteau aux pommes, chaque fois le même, simple et bon. Il a toujours réjouit les camarades invités pour l'occasion et je me souviens de ma participation ultime à la préparation : je devais poser délicatement dans la pâte étalée dans le moule, en rond et jusqu'au centre, les quartiers de pommes qui se laissaient lentement disparaître et recouvrir... Pendant la cuisson, l'odeur embaumait la maison, et avec la magie qu'on a oubliée, en une heure les petits centimètres crus avaient pris de la hauteur et doublé de volume.

Karin Bernfeld

H comme « **Haricot vert** »

Le haricot (l'haricot ?) vert – attention surtout pas le blanc ! – est l'aliment minceur par excellence. Et pourtant ce n'est pas le moins calorique, il y a même des glucides dedans, effrayant ! J'ai mangé des haricots verts, sans jamais devenir une « fille haricot vert », une résistance à la folie collective. Avoir la ligne haricot vert quitte à n'avoir plus qu'un petit pois dans la tête...

Karin Bernfeld

I comme « **Invisible** »

« - Ce n'est pas un aliment ça !

- Oui, mais c'est ce qui me vient immédiatement pour I. »

L'aliment « rien », le devenir invisible, ça prend de la consistance, l'aliment invisible, c'est tout un art de n'être qu'un mangeur d'invisible...

Un aliment qui commence par -i, il y en a au fait ?

Karin Bernfeld

J comme « **Jambon** »

Je l'ai déjà écrit ailleurs : je suis une juive qui mange du jambon. Du jambon pas cascher, du jambon blanc, de porc, dégraissé le plus souvent. Enfant, j'en découpais des petits carrés dans la purée ; puis j'ai eu mes années sans viande, et j'ai réhabilité les protéines animales pour construire les tissus qui font que je tiens debout.

Jambon... Il y a « bon » dedans, et pourtant je ne sais pas dire si le jambon c'est bon. Le jambon cru, italien, de talent, sûrement, il a plus de goût, mais bien sûr il est plus gras, ce n'est pas le jambon bon - bon pour la santé j'entends. Il y a donc jambon et jambon. Il y a même du jambon qui n'en est pas, celui qu'on mange chez les juifs et les musulmans et qu'on appelle jambon aussi, c'est de la dinde, souvent c'est raffiné, fumé, du jambon très cher et très bon.

Karin Bernfeld

K comme « **kiwi** »

Le kiwi sourit parce qu'il est vitaminé. Il le sait, on le lui a dit, et à moi aussi. De la vitamine C. Le kiwi est un fruit qui sourit, c'est comme ça, il suffit de le regarder, à l'intérieur, au cœur. Certains l'épluchent ou ont peur de son aspect extérieur, un peu velu. Moi je le déguste à la petite cuillère, m'émerveille de son vert vif venu d'ailleurs. Il est de Nouvelle Zélande, selon la légende. La légende de l'étiquette autocollante. Que ce soit vrai ou non, il s'en moque le kiwi. Lui, il me sourit.

Karin Bernfeld

L comme... **Langue de bœuf**

Le jour de la langue de bœuf à la cantine était un supplice. Rien que l'idée de mettre en bouche cette semelle fibreuse à la sauce vaseuse donnait la nausée. S'imaginer en plus que c'était « de la langue ! » - « beurk ! » – les mots manquent et le dégoût l'emporte pour toujours. Paraît-il que « bien préparée » c'est un mets raffiné... Permettez-moi de continuer à en douter.

Karin Bernfeld

M comme « **Vinaigrette (!) à la Moutarde de Dijon** »

Cette sauce, qui accompagne tout naturellement toutes les salades et même certaines charcuteries, paraît très simple à faire. Et bien non ! Car si on n'a pas un certain type de moutarde – celle de Dijon en l'occurrence – elle ne peut être réussie.

Vivant en Allemagne j'ai essayé de la faire avec la moutarde du pays. Non, ça ne marche pas. Je dois faire mes réserves de moutarde de Dijon quand je vais en France.

Françoise Bonnot

O comme « **Omelette** »

Je me souviendrai toute ma vie de l'omelette froide dégueulasse qu'on a voulu me faire avaler de force à la cantine quand j'étais petite. Très petite, j'étais en CP ou en CE1 peut-être au plus. Je pourrais en écrire des pages, de cette volonté farouche contre l'autorité qui veut m'ouvrir la bouche pour y enfourner l'abjection... Plus tard.

Une omelette bien faite, c'est autre chose. Avec amour, avec invention, ou avec des ingrédients simples qui font que les œufs deviennent tendresse et la préparation est celle où l'on fouette comme une caresse.

Karin Bernfeld

P comme « **Le poulet-riz du dimanche** »

Tous les dimanches de mon enfance nous avions le même menu : poulet rôti et riz.

Mes parents achetaient à des paysans un poulet énorme et encore tout habillé. Je vois encore mon père le plumer sur le perron, le passer sur la flamme du gaz pour brûler les derniers duvets, ça sentait la chair grillée. Plus tard des odeurs plus suaves se dégageaient pendant le temps de cuisson au four.

Sur la table, avec sa peau dorée et craquelante, elle avait fière allure, la bête ! Nous l'admirions une dernière fois avant que mon père, muni d'un coupe-volaille, ne la découpe avec de grands gestes théâtraux.

Je préférais la cuisse, mes deux soeurs aussi et nous nous chamaillions et nous regrettions que le poulet n'ait pas trois cuisses.

Ce qui rend ce plat si précieux dans ma mémoire ce n'est certes pas le riz, mélangé au jus de viande, trop cuit, trop gras mais le goût délicieux du poulet (on n'en fait plus, de vrais poulets comme ça !) et plus encore le souvenir de la chaleur familiale de ces dimanches-là.

Dimanche, seul jour de la semaine que je passais en famille avec mes sœurs et mes parents. Tous les autres jours j'étais en nourrice ou en pension.

Françoise Bonnot

Q comme... **Quenelles**

Peut-être parce que nous étions de la région lyonnaise, nous mangions en hiver de magnifiques quenelles. De volaille ou de brochet, je ne sais pas. Elles étaient cuisinées, soit dans une version ordinaire avec une

sauce tomate – mais attention, pas en boîte ! – soit, les grands jours, gratinées au four dans un lit rose pâle. Les deux recettes étaient un régal. Plus tard, non loin de là, j'ai remangé des quenelles, à l'hôpital. J'ai trouvé ça infâme.

Karin Bernfeld

R comme « **Râpée** »

La pomme a été râpée dans un appareil en plastique Tupperware orange. Ma grand-mère vient d'Israël et son visage a toujours été ridé, comme cette pomme golden qu'elle va découper minutieusement. Elle n'a jamais été jeune et moi non plus. Je ne veux pas de son héritage et pourtant je lui ressemble. Ses cheveux blancs si fins me touchent ; elle me bouleverse par son gâchis.

Karin Bernfeld

T comme « **La Tête de veau ou le choc des cultures** »

Quand on avait du monde, en entrée ma mère faisait souvent une tête de veau, présentée en entier sur un plat et décorée de branches de persil. Avant de la tailler on ne manquait pas d'admirer, sans aucun état d'âme, cette tête si impressionnante de réalisme.

Ce qui me gênait davantage, c'était le goût gélatineux du morceau qu'on me servait, que je n'aimais pas et plus encore l'idée du long repas qui commençait, un repas fastidieux avec des conversations d'adultes spécialement ennuyeuses et l'obligation pour moi de rester sage, silencieuse pendant des heures.

La première fois que mes beaux-parents allemands furent reçus chez mes parents, ma mère crut bien faire en leur servant sur un beau plat une magnifique tête de veau ornée de verdure dans les narines ! Je me rappelle la mine dégoûtée de ma belle-mère quand elle vit arriver sur la table cette tête entière ! Je remarquai alors combien c'était choquant de donner à manger la tête d'un animal !

Françoise Bonnot

T comme « **Le Thé au lait ou Le prix à payer** »

Beurk, c'est pas bon. Il y a cette horrible peau de lait en surface ; je ne veux pas que cette chose rentre dans ma bouche, je vomirai. Pourquoi m'impose-t-on ce thé au lait ? Tous les autres le boivent avec plaisir. Je ne suis pas chez moi, ce n'est pas ma maison, je n'aime pas, ça refroidit ; c'est pire. Non ; je ne le boirai pas, c'est écœurant, je préfère ne rien boire. Mais comment les autres peuvent-ils aimer ça, en plus c'est sucré. C'est laid cette couleur marron clair. Ouf, le petit déjeuner se termine, les gens se lèvent de table, ils ont oublié que je n'ai pas pris mon thé ; moi, c'est du chocolat au lait que j'aime ou du thé sans lait. Le lendemain ce sera pareil, je le sais, encore du thé au lait, mais c'est le prix à payer pour passer quelques jours chez ma meilleure amie.

Maribel Chenin

V comme « **vin** »

Vin ! Parfum ! Un repas sans vin ! est vain !

Dominique PIAU

Y comme « **Yaourt** »

Je ne peux pas vivre sans yaourt. Je suis yaourtivore. Si j'en manque pendant une semaine, je dépéris. Depuis petite : du blanc, nature, avant avec du sucre, maintenant édulcorant ou sans. Même quand je ne mangeais quasiment plus rien, le ferment de ma vie c'est le pot carré qui renferme la flore protectrice. Mon imaginaire est dans le lait magnifié.

Karin Bernfeld